

Brentano F., « Sur l'avenir de la philosophie », trad. fr. D. Seron, dans F. Brentano, *Essais et conférences*, dir. D. Fiset & G. Fréchette, Paris, Vrin, 2017.

Sur l'avenir de la philosophie

Incluant un examen apologético-critique du discours inaugural d'Adolf Exner en qualité de recteur de l'Université de Vienne, « Sur la culture politique »

À mes jeunes amis philosophiques de Würzburg et de Vienne, cordialement.

Avant-propos

[VII] Cette conférence tente de montrer combien infondée est l'opinion de ceux qui de nos jours doutent de l'avenir de la philosophie et, en particulier, lui dénie la possibilité de transposer avec succès sur le terrain de l'esprit les méthodes de recherche de la science de la nature. Il a pour cible polémique, sur ces deux points, l'analyse d'Adolf Exner dans le discours inaugural marquant son entrée en fonction au titre de Recteur de notre Université (le 22 octobre 1891).

Une telle critique du discours de rectorat peut bien être inhabituelle, mais personne ne la jugera inconvenante à moins d'oublier combien l'orateur nous y exhortait lui-même expressément. « Il faut toujours, dit-il à la p. 22, laisser la porte ouverte à la critique. » Toujours est-il que je préfère ne publier que maintenant, après la fin de l'année académique, cette leçon qui a été présentée en hiver¹.

Je l'ai augmentée de quelques remarques dont la plus impérieuse me préserve du reproche de vouloir prendre la défense de certains phénomènes qu'en réalité, comme Exner, je déplore et condamne. D'autres justifient brièvement des thèses isolées que j'ai exprimées dans

¹ Le 22 mars 1892 à la Société philosophique de Vienne.

le texte. Je sais bien que pour autant certaines d'entre elles n'en paraîtront pas moins paradoxales à beaucoup ; mais là encore [VIII] je suis d'accord avec Exner sur l'obligation d'afficher ses convictions sur les questions importantes, même si l'on ne peut compter d'emblée sur l'assentiment du grand nombre.

Le manuscrit était déjà entre les mains de l'éditeur lorsque j'ai eu sous les yeux la troisième édition du discours rectoral, où j'ai trouvé ajoutée une remarque (p. 34) dont je peux supposer qu'elle a été motivée par ma critique. Cette remarque dit que c'est à tort que j'interprétais en leur *sensus obvius* les paroles de l'orateur (p. 54 de la première édition) : « C'en est fini ! » En fait, je ne pouvais soupçonner ici quelle résurrection Exner espérait pour la philosophie dans un avenir lointain.

Mais que dis-je ? Pour la philosophie ? Mais non ! Pour quelque chose de tout autre à quoi ne correspondraient ni la psychologie, la théorie de la connaissance et la métaphysique, ni l'esthétique, la logique, l'éthique, etc., quelque chose qu'Exner ne se permet de désigner par le noble nom de philosophie que parce qu'il ne sait plus que penser de la véritable philosophie. Au lieu d'une science, c'est désormais un artificiel jeu de l'esprit qui doit porter ce nom — un jeu qui, sans élever aucune prétention à la vérité objective, cherche à systématiser le compris et l'incompris sur la base des opinions reçues du moment. Cette systématisation, qui, assez insensée, semble de temps en temps possible aujourd'hui, Exner, par là expert en fausses certitudes, l'admire peut-être comme si elle était le parachèvement de tout savoir, mais demain elle se trouvera déjà contredite et, comme cela arrive habituellement, tournée en ridicule. *Cette* « philosophie » était-elle le but auquel songeaient Socrate comme Aristote, Descartes comme Locke, et qu'ils tenaient pour digne d'être suivi au prix des efforts les plus élevés de leur force spirituelle ? Et *cette* « philosophie » doit-elle être pour nous la reine légitime, par comparaison avec laquelle, comme nous l'apprenons maintenant, même la science politique d'Exner ne régnerait que comme une régente par intérim, appelée à lui rétrocéder humblement, à sa [IX] majorité, le trône de ses aïeux ? Assurément non ! La reine doit toujours être du sang de son peuple, et la reine des sciences doit nécessairement être elle-même une science.

Ainsi, les remarques qu'Exner a introduites dans son discours ou jointes dans l'Avant-propos n'adoucissent en aucune manière notre opposition.

Il est pourtant vrai que bien des choses s'y révèlent sous un jour nouveau, et que pour certaines de mes réflexions, comme celles exposées aux p. 15 suiv., l'occasion serait maintenant manquée.

Or, maintenant que j'ai reconnu ce point, il ne paraîtra plus injuste à personne que je présente au lecteur ma conférence sous sa forme originale, sans rien en retrancher. De même

que le bien et le mal ont généralement partie liée, de même mon interprétation littérale m'a donné l'occasion de faire valoir mon opinion divergente sur quelques questions particulières énoncées par Exner dans sa riche présentation, et ici encore la comparaison entre nos vues peut se révéler utile et stimulante.

Vienne, octobre 1892.

Franz Brentano.

[1] Messieurs,

1. Le discours inaugural de Monsieur notre Recteur², qui par son nom honoré entre tous compte parmi les plus excellents ornements de l'École, a attiré l'attention d'un large public : mais il a plus spécialement suscité quelque agitation dans notre Société philosophique, en raison de certaines affirmations qui menacent de décourager les intentions de l'association. Il s'est tenu une discussion sur ce sujet, et je regrette d'autant plus de ne pas y avoir été présent qu'à cette occasion Sa Magnificence nous a fait l'honneur d'une visite, et que l'échange dialectique aurait certainement fait avancer au mieux les questions soulevées. Mais précisément, m'a-t-on dit, il apparaît qu'aujourd'hui beaucoup n'en ressentent que plus fortement le besoin que je clarifie mes opinions.

À cet effet, j'ai une fois encore lu attentivement le discours, avec un plaisir renouvelé en raison de la richesse des idées, dont la présentation est élégante et limpide, et en raison des buts élevés que l'orateur poursuit avec les intentions les plus bienveillantes ; [2] mais en même temps, je le lisais aussi avec une satisfaction particulière, parce que je crois désormais, en toute bonne foi, être en mesure d'apaiser les inquiétudes de la Société.

Deux prises de position en particulier sont contre nous.

Premièrement, la philosophie est pour l'orateur quelque chose de complètement dépassé³. D'après lui, elle a perdu son hégémonie et il ne lui est resté aucun espoir de la recouvrer. La question ne peut plus être que celle-ci : qui doit hériter du trône laissé vacant ?

Deuxièmement, l'orateur désapprouve énergiquement la transposition de la méthode des sciences de la nature dans le domaine des sciences de l'esprit⁴. Ce jugement affecte aussi les efforts de l'association, et à peine moins durement que le précédent, puisque nous — ou du moins nos membres les plus actifs — n'avons pu trouver le salut de la recherche philosophique nulle part ailleurs que dans une démarche procédant par analogie avec la science de la nature.

Ce sont ces deux affirmations qui vous ont scandalisés, d'une manière compréhensible mais pas tout à fait justifiée sur le fond, du moins à ce qu'il me semble.

² *Über politische Bildung. Inaugurationsrede, gehalten am 22. October 1891 im Festsale der Universität von A. Exner, derzeit Rector der Wiener Universität, <dans Die feierliche Inauguration des Rectors der Wiener Universität für das Studienjahr 1891-92, Vienne, Selbstverlag der k. k. Universität, 1891>. (Une deuxième et une troisième édition du discours ont paru depuis chez Duncker et Humblot. Je le cite d'après la première édition ; dans les éditions plus récentes la pagination est à réduire de 20 à 21 unités.)*

³ *Ibid.*, p. 54.

⁴ *Ibid.*, p. 45, 46 et *passim*.

2. Et une chose au moins vous est évidente à tous comme à moi-même, c'est que les deux affirmations ne nous offrent rien de nouveau quant au contenu. Il y a longtemps que nous avons reconnu en l'une d'elle, celle sur l'obsolescence et l'évanouissement de la philosophie, une opinion largement répandue, et que nous en avons fait fi ; mais l'autre, qui porte sur la méthode, a été prépondérante au moins dans la première moitié du siècle, alors que Schelling procédait par sa méthode constructive du génie et Hegel par sa méthode dialectique, chacun donc de manière différente, mais qu'ils s'accordaient pour dire qu'il n'y a rien à tirer [3] de la méthode des sciences naturelles en philosophie. On tenait la méthode de Bacon, Descartes, Locke, Condillac pour une tentative puérile depuis longtemps dépassée. Quand, il y a un quart de siècle, j'ai moi-même commencé à Würzburg mon activité d'enseignement philosophique, j'ai certes émis la thèse suivante : *Vera philosophiae methodus nulla alia nisi scientiae naturalis est*⁵. Mais elle n'apparut alors nullement comme quelque chose d'usuel ; elle fut au contraire ressentie comme hautement choquante et, parmi mes vingt-cinq thèses soumises à disputation, c'est elle qu'on choisit pour cible privilégiée. Et même récemment, il est encore arrivé au professeur Dilthey – qui, dans son *Introduction aux sciences de l'esprit*, prétendait au titre du philosophe de l'École historique – de s'en prendre polémiquement à elle en des termes singulièrement nouveaux. Certains signes suggèrent que Monsieur le Recteur adopte le même point de vue que cet auteur.

Donc, encore une fois, les deux propositions ne sont pas nouvelles, en sorte que, prises en elles-mêmes, elles ne pourraient nous laisser qu'une faible impression ; mais il s'en faut de beaucoup, peut-être en raison de la plus grande autorité avec laquelle elles nous sont ici opposées, ou de la force des démonstrations sur lesquelles l'orateur les fait reposer.

3. Sauf erreur, c'est surtout la première raison qui a été cause d'inquiétude. L'érudition de l'orateur, la solennité de l'événement, la prééminence de la fonction qu'ils incarnent — tout cela semble avoir conféré à ces propos un poids particulier.

Mais franchement, à cet égard, j'espère réduire aisément au silence vos inquiétudes.

Exner est certainement un homme dont le renom scientifique est justifié, et la dignité que lui a confiée le vote unanime des Facultés lui procure aujourd'hui une prestance particulière à nos yeux. Néanmoins, le savant ne s'est presque jamais exprimé avec moins d'autorité, [4] ni eu moins l'intention de faire valoir ses convictions par la force de l'autorité que dans cette allocution.

Ses propres paroles le montrent de la façon la plus claire.

⁵ « La vraie méthode de la philosophie n'est autre que celle de la science naturelle » (F. Brentano, « Die Habilitationsthesen », dans *Über die Zukunft der Philosophie*, éd. O. Kraus, Leipzig, Meiner, 1929, p. 137 ; voir la trad. dans ce volume) (N.d.T.).

Quand, demandé-je, un chercheur parle-t-il avec plus d'autorité ? Est-ce quand il s'exprime sur des questions qui relèvent de sa discipline, ou quand il outrepassé largement les limites du domaine où il s'est acquis une réputation ? Dans le premier cas, manifestement. Mais Monsieur le Recteur ne manque pas d'expliquer d'emblée qu'il ne traitera pas de sa discipline spéciale, mais qu'il s'emparera d'un thème beaucoup plus général⁶.

Plus encore : quand un chercheur revendique-t-il plus d'autorité ? Est-ce quand il présente quelque chose comme un savoir qu'il possède, ou bien quand, à l'opposé du savoir, il donne quelque chose à la manière d'une simple conviction subjective ? Dans le premier cas, manifestement. Mais Monsieur le Recteur prend soin, d'entrée de jeu, de nous expliquer expressément que ce qu'il s'apprête à faire est une « *profession de foi* » scientifique, où il exprimera sa « personnalité » subjective⁷ ? Ces propos sont déjà suffisamment clairs par eux-mêmes, mais ils le sont plus encore lorsque nous entendons juste après⁸ distinguer deux domaines très éloignés l'un de l'autre. Exner appelle le premier l'intellect, qui est pour lui le seul champ de travail de l'activité d'enseignement et, pour ainsi dire, « la surface de l'âme qui est tissée de concepts » ; il caractérise le second comme la « somme du sentir, du *croire* et du vouloir », laquelle, selon son opinion, « repose dans des profondeurs inaccessibles » en-dessous de la surface susdite.

Enfin, encore une fois : quand un chercheur revendique-t-il plus d'autorité ? Est-ce quand il attend de sa théorie qu'elle soit acceptée sans réserves, [5] ou bien quand, au lieu de viser à l'accord général, il s'attend à ce que la contradiction l'emporte et qu'il appelle lui-même à la clarification critique ? — Manifestement dans le premier cas. Mais Monsieur le Recteur déclare énergiquement qu'il est assuré d'être contredit par beaucoup⁹, et il nourrit ce pressentiment en particulier parce qu'il est conscient que, sur de nombreux points, sa croyance personnelle est à peu de chose près une croyance isolée. En refusant lui-même, à plusieurs reprises, de se laisser démonter par le prestige d'hommes importants, il nous donne un exemple à méditer non pas tant pour celui qui parle que pour celui qui l'écoute. Gardant cela à l'esprit, nous voulons maintenant, sans nous embarrasser d'aucune autorité, examiner ses arguments.

4. Pour commencer, donc, qu'est-ce qui a pu conduire Monsieur le Recteur à défendre une opinion si désolante pour la philosophie ? En vertu de quoi se juge-t-il autorisé à déclarer que sa dernière heure a sonné ? Le passage de la conférence où se trouve formulé cet article

⁶ A. Exner, *Über politische Bildung*, op. cit., p. 22.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁹ *Ibid.*, p. 22.

de foi allègue une double raison : il mentionne une fois le « déclin de la production philosophique » « depuis le temps de Kant, Hegel, Schelling » ; ensuite la disparition de « l'intérêt autrefois si vivant et répandu pour les questions philosophiques ».

Nous souhaitons maintenant examiner ces deux arguments l'un après l'autre.

5. Depuis Kant, Hegel, Schelling, nous dit l'orateur, la production philosophique serait en déclin. En est-il vraiment ainsi ? Et comment devons-nous comprendre, de manière générale, cette expression « déclin de la production » ? — [6] Peut-être Monsieur le Recteur veut-il dire que, de manière générale, notre époque a cessé d'exercer une activité philosophique originale, si bien qu'on ne travaille plus que sur ces figures célèbres de la tradition, de manière répétitive et routinière ? — Il est à peine concevable qu'il nourrisse une telle opinion, tant précisément la rupture généralisée avec le passé le plus récent est au contraire caractéristique de l'époque présente. Schelling d'abord et Hegel peu après sont déçus, tandis que Kant, après s'être imposé, est en quelque temps descendu de son piédestal. Mais sur Kant également, j'ai déjà enseigné il y a un quart de siècle qu'il a fait fausse route, et que ses constructions arbitraires et son *a priori* anti-naturel ont été une introduction aux extravagances de ses successeurs. À un degré ou un autre, cette conviction est aujourd'hui proprement partagée par tout vrai spécialiste, quand même tous ne jugent pas opportun de l'exprimer aussi crûment que je le fais moi-même.

Il serait donc inexact de dire que notre époque n'essaie rien de nouveau en philosophie et se laisse guider servilement par les jugements des prédécesseurs : il faut bien plutôt caractériser le temps présent comme l'époque d'une révolution universelle ou, pour mieux dire, d'une réforme radicale de la philosophie. Il est donc impossible que telle fût l'opinion de Monsieur de Recteur lorsqu'il évoquait un déclin de la production philosophique.

Mais pour moi du moins, le texte ne rend pas clair encore ce qu'il a voulu dire dans ce cas.

Ou peut-être voulait-il seulement dire que, par comparaison avec le lointain passé, l'époque présente apparaît pauvre en productions philosophiques nouvelles ? — Si tel est le cas, nous ne pourrions pas vraiment le contredire. Car à cette époque, de fait, les systèmes proliféraient dans une luxuriante abondance ; les maîtres étalaient leurs sages paroles dans d'innombrables volumes, surpassant tout ce qu'on pouvait attendre d'eux : aujourd'hui, par contre, certains, et non parmi les moins [7] reconnus, consacrent leur vie entière à discuter un petit nombre de questions étroitement délimitées, et n'ont peut-être produit, en qualité d'auteur, que quelques maigres fascicules. Mais il serait étrange que l'on doive évoquer sur-le-champ un déclin de la production pour la seule raison que la quantité est moindre. Sinon comment devrions-nous juger, par exemple, le tournant de la fin du Moyen Âge au cours

duquel Bacon et Descartes inaugurèrent la philosophie moderne ? Le *Novum Organum* de Bacon était un mince opuscule, et les *Méditations* auxquelles Descartes a travaillé sa vie durant ne comptaient que peu de pages. La même chose vaut aussi des écrits philosophiques de Pascal, de Locke, et même d'un homme comme l'auteur de la *Monadologie*, qui était si prolifique en d'autres domaines. Eux tous, jugés à la seule aune du nombre et de l'étendue des ouvrages, qu'auraient-ils pesé dans la balance en face des gigantesques volumes des Scolastiques, ou même seulement des vingt-cinq imposants in-folios du seul Suarez, un contemporain plus âgé de Descartes ?

Pourtant, il serait assurément injuste d'attribuer à l'orateur un point de vue si vulgaire. Bien sûr, il s'accorde avec nous pour dire que celui qui parle d'un déclin de la production philosophique ne doit pas seulement tenir compte de la quantité, mais aussi et surtout de la qualité des œuvres.

Mais s'il en est ainsi, alors je me permets, en tant que spécialiste, d'assurer Monsieur le Recteur que la production philosophique de l'époque actuelle n'égale pas seulement celle de la première moitié du siècle, mais qu'elle la surpasse de loin, et que par exemple tout ce que renferment les volumineux livres de Schelling a autant de poids que quelques pages même écrites à l'occasion, en contribution au progrès de notre science, par des auteurs qui ne sont pas exclusivement philosophes, comme les physiologues Helmholtz et Hering. Et pourquoi puis-je l'affirmer si hardiment ? — Parce qu'ici [8] on prouve, tandis que là ne régnaient que l'arbitraire et la totale inintelligibilité. Déjà, notre Grillparzer avait reconnu celle-ci aux œuvres de Hegel, dont il s'était détourné avec horreur. Il avait personnellement lié connaissance avec le philosophe de Berlin et souhaitait connaître également par ses écrits celui dont la rencontre avait été on ne peut plus aimable. *Mais autant il me paraissait intéressant et modeste à titre personnel*, nous raconte-t-il dans son autobiographie¹⁰, *autant il se montra à moi insupportablement abstrus et prétentieux dans ses ouvrages*.

Pourtant, la question de la valeur qualitative est naturellement liée à celle de la méthode, sur laquelle nous aurons à revenir plus tard de façon détaillée.

6. Il reste une autre raison pour laquelle notre science semble perdue à Monsieur le Recteur, à savoir la disparition de l'intérêt philosophique dans le large public.

Mais ici encore, je dois contester le fait de la façon la plus catégorique. Exner, qui l'affirme, s'en est tenu à des signes trompeurs et aurait abouti au jugement exactement opposé s'il avait mené une investigation plus précise. Il aurait découvert que l'intérêt philosophique

¹⁰ Grillparzer's *sämmtliche Werke*, 1872, X, p. 159. [« Je trouvai Hegel aussi agréable, sensé et conciliant que par la suite j'ai trouvé son système abstrus et intransigeant » (N.d.T.).]

n'a pas diminué d'un pouce, mais que la culture¹¹ philosophique a même connu un accroissement décisif.

Il est vrai que les salles de cours jadis bondées sont souvent désertées aujourd'hui. Mais ce n'est pas parce que l'intérêt est désormais moindre, c'est plutôt parce qu'on nourrit moins l'espoir d'y satisfaire son intérêt. Et si la confiance est diminuée, cela est dû tout particulièrement au mauvais usage qu'on en a fait à cette époque dont l'orateur fait l'éloge. Ainsi ce sont spécialement les cours de l'ancienne tendance qui sont négligés. Si on accourait autrefois pour voir les maîtres à la manière de thaumaturges, on les [9] laisse aujourd'hui vanter en vain leurs tours comme on le ferait avec un charlatan avéré. Il est très naturel que la perte de confiance soit réapparue ensuite et qu'elle ait affecté même ceux qui ne s'en étaient pas rendus responsables. Quand je fis mon habilitation en 1866 à Würzburg, la chaire de philosophie était occupée par un fervent disciple de Baader, donc par un philosophe dont l'orientation était proche de celle de Schelling. La salle était déserte, et sur la porte un étudiant effronté avait inscrit en majuscules « fabrique de soufre ». Mais voyez ! Moi, bien que je ne fusse assurément qu'un débutant inexpérimenté, je trouvai immédiatement de fervents auditeurs, et lorsque je quittai l'université après six années, la situation avait changé au point que dans tout l'établissement, y compris la célèbre Faculté de médecine elle-même, aucun séminaire ne comptait autant d'auditeurs que celui de philosophie. Je vois encore les jeunes gens devant moi, maintes fois serrés sur leurs bancs en sorte que les coudes s'empêchaient les uns les autres d'écrire correctement.

Maintenant, quelqu'un pourra assurément, en entendant cela, me lancer un « *hic Rhodus, hic salta* », mais je lui répondrai sans crainte : très bien ! Qu'on me libère seulement les jambes pour que je danse ! Et déjà, la naissance de notre Société philosophique témoigne du fait que la vie philosophique de Vienne, bien que sensiblement troublée, est en quelque sorte en plein essor.

Mais pourquoi est-ce que je parle de choses locales et partielles, là où des témoignages plus complets et généraux sont à notre disposition ?

Nous avons tous été et sommes aujourd'hui encore témoins du mouvement qu'a suscité l'hypothèse darwinienne. Aucune autre découverte, réelle ou présumée telle, n'a eu un retentissement semblable à l'époque moderne, ni la loi universelle de la conservation de la force, ni la nouvelle pleine de promesses des vaccinations de Koch, exagérément louées comme condamnées. Mais si nous nous demandons [10] pourquoi, la raison saute aux yeux : l'hypothèse darwinienne promettait d'apporter quelque lumière sur la grande question de savoir s'il existe dans la nature vivante un ordre téléologique réel ou seulement apparent, et si

¹¹ *Bildung* (N.d.T.).

cela rend concevable un univers peut-être sans entendement créateur. Ce que ce mouvement a révélé avec force, c'est donc un intérêt métaphysique, un intérêt philosophique au sens éminent.

Par ailleurs, nous avons tous été et sommes aujourd'hui encore témoins du succès général de l'hypnotisme comme du spiritisme dans la société et dans les journaux. Mais ici encore, que sont-ils d'autre que des phénomènes appartenant au domaine de la psychologie, voire, pour une part, des phénomènes qui plongeraient également dans le domaine de la métaphysique ? Sans l'ombre d'un doute, ce sont des intérêts philosophiques que leur survivance révèle.

Nous voyons se former dans de nombreuses villes des associations spiritistes, mais dans d'autres, comme cela arrive en Angleterre et en Amérique, se forment aussi, à côté de celles-ci, des associations éthiques, donc des associations qui s'attachent aux questions philosophiques les plus élevées sur un terrain pratique. Qu'est cela sinon une nouvelle preuve de l'existence, voire de la propagation d'intérêts philosophiques dans des cercles de plus en plus larges ?

On nous a rapporté récemment de Bâle qu'un citoyen du lieu a destiné par testament tous ses biens, une fortune de plusieurs centaines de mille, à celui qui pénétrerait la nature de l'âme. Les conditions, dictées par le zèle du testateur, étaient d'un genre curieux. Le chercheur devait en effet se retirer dans une sorte de conclave, et ne pas le quitter avant que la solution de l'énigme n'eût été trouvée. Et cette ardeur eut finalement pour conséquence bien compréhensible l'annulation du testament. À ces mots quelqu'un dira peut-être : cet homme était manifestement déséquilibré, aussi l'incident ne signifie-t-il rien. Mais Esquirol nous détrompe sur ce point. Il constate que les représentations délirantes des [11] aliénés varient selon les époques, qu'elles sont tantôt religieuses, tantôt politiques, tantôt d'un autre domaine encore, mais toujours influencées par les intérêts qui animent l'époque.

Si nous jetons un œil sur les belles-lettres, nous rencontrons ici encore de quoi confirmer notre thèse. Le succès considérable que se sont acquis un romancier comme Tolstoï et un dramaturge comme Ibsen s'explique en particulier, de l'avis unanime, par le fait qu'une nouvelle conception philosophique de l'existence a reçu d'eux une expression poétique. Quand Wilbrandt, dans *Le Maître de Palmyre*, aborda la métempsychose, donc une question philosophique, ce drame éveilla une attention tellement supérieure à celle éveillée par ses autres productions que quelqu'un s'est risqué à prophétiser qu'on appellerait un jour le poète le maître du *Maître de Palmyre*. Même chez Goethe il est indéniable que son *Faust*, jusques et y compris la deuxième partie, est tenu pour la plus intéressante de ses œuvres, et que cela est lié au fait que, dans cette œuvre poétique plus qu'en aucune autre, il développe, à la manière d'un philosophe, une conception du monde en général.

Ainsi, nous nous heurtons encore et encore aux effets de cet intérêt que notre orateur entend refuser à l'époque présente.

Pourtant, son discours n'est-il pas lui-même, en même temps, un signe en faveur de ce qu'il conteste en ces termes ? Monsieur le Recteur nous dit d'emblée qu'il a choisi son sujet en dépit du fait qu'il ne relève pas de son domaine spécial, en s'attendant à ce qu'une telle question éveille un intérêt plus vif et plus général, et son succès a prouvé qu'en cela il ne s'est pas trompé ; c'est à peine, en effet, s'il est jamais venu de la noble chaire une allocution aussi unanimement saluée que la sienne. Mais ce sujet, quel est-il ? — Je vous le donne en mille : c'est un sujet philosophique, tant il est certain qu'on ne saurait caractériser autrement que comme un fragment de philosophie de l'histoire la question de savoir quelle influence stimulante ou fallacieuse exerce l'essor d'une [12] tendance culturelle sur une autre, et quel intérêt scientifique apposera sa marque sur le vingtième siècle.

Et dans son discours en totalité comme en chacune de ses parties, Monsieur le Recteur se montre perpétuellement plongé dans des considérations philosophiques. Il nous met sous les yeux une suite effrénée de matières psychologiques, logiques, éthiques, métaphysiques. Aux p. 23 et suiv., il fait porter ses recherches sur l'essence et les sources du patriotisme. — C'est de la psychologie. À la p. 31, il détermine le concept de culture et demande d'où elle provient. — C'est encore de la psychologie. À la p. 27, il présente une division des activités psychiques et introduit la distinction déjà mentionnée entre deux domaines, celui de l'intellect qui « est la surface de l'âme tissée de représentations et de concepts », et un autre qui embrasserait « la somme du sentir, du croire et du vouloir », et dont il dit qu'il réside davantage dans les profondeurs. — Donc à nouveau un fragment de psychologie, d'ailleurs d'une espèce très particulière.

Le suit immédiatement une réflexion éthique. Cet intellect ne ferait pas partie de la valeur de l'homme ; mais son sentir, son croire, son vouloir en feraient partie.

Et si nous avons affaire ici à l'éthique, nous rencontrons ailleurs la logique ; à la p. 35, en effet, il traite des moyens de connaître des connexions causales, et à la p. 45 de la question de la transposition de la méthode des sciences de la nature dans des domaines mentaux.

D'autres propositions empiètent encore sur l'ontologie et la métaphysique. Ainsi nous apprenons à la p. 37 que tout — le domaine de la morale et de la politique comme celui de la mécanique — est gouverné par des lois causales nécessaires. Et la p. 35 va jusqu'à affirmer que la loi de la conservation et de la transformation de la force vaut de façon absolument générale, et qu'elle vaut aussi pour les forces politiques. Puis, à la p. 33, il est dit que les communes, l'État sont des choses « essentielles », [13] qu'ils ne consistent pas dans la somme des hommes et territoires qui y appartiennent, mais qu'ils sont quelque chose qui « réside derrière eux », « quelque chose d'essentiellement différent » mais tout aussi « réel » (p. 34).

Et encore, nous entendons à la p. 49 que le panmécanisme, c'est-à-dire la conception générale du monde en termes mécaniques qu'ont défendue certains physiciens, est à rejeter. Et de même à la p. 34, on nous dit qu'il existe dans la nature un ordre téléologique qui fait que tout est en elle sa propre fin. Aussi les États, étant eux-mêmes des produits de la nature, seraient-ils aussi leur propre fin.

Ainsi donc, dans les faits, le discours de Monsieur le Recteur tire sa couleur et son contour de la psychologie, de l'éthique, de la logique, de la métaphysique, en un mot de la philosophie, et encore de la philosophie ; c'est ainsi que nous le voyons en appeler à plusieurs reprises à l'autorité de philosophes célèbres ; il cite, aux p. 33 et 51, Aristote, et à la p. 37, Hegel, dont il fait sienne la sentence : « Tout ce qui est réel est rationnel. »

S'attendre à ce qu'un tel discours suscite l'intérêt général et rencontrer l'intérêt général, tout en y expliquant que l'intérêt philosophique est éteint dans le large public, cela ne ressemble-t-il pas à une *contradictio in adjecto* ? À chaque fois il démontre par son entreprise et par le succès remporté le contraire de ce qu'il enseigne : l'intérêt philosophique est bien vivant aujourd'hui encore.

7. J'ai dit que l'intérêt philosophique n'avait pas diminué de nos jours, mais que la culture philosophique s'était même accrue. Je vous suis encore redevable d'une démonstration sur ce dernier point.

Mais ici Monsieur le Recteur m'a facilité les choses. Il a fourni un critère qui, si nous l'acceptons, fait reconnaître en toute clarté que ces prétendus « âges d'or » de la philosophie dont il parle ont dû être les périodes où l'inculture philosophique était la plus élevée. L'échelle pour juger du niveau de culture, nous enseigne-t-il (p. 38), est la mesure du [14] possible. Celui qui juge que tout est possible et que rien n'est impossible, dit-il, porte en soi la marque infaillible de l'inculture.

Mais alors, où pourrait-on trouver cette marque infaillible avec plus de certitude, demandé-je, que dans le public philosophant des premières décennies de notre siècle ? — Chaque nouveau texte d'un jeune homme inexpérimenté comme l'était alors Schelling était salué par la superstition philosophique de ses contemporains avec l'espoir d'une révélation propre à délier les esprits. Et aussitôt après, se détournant de son prophète, le monde tomba à genou en adoration devant Hegel, il le crut quand il annonça qu'il possédait dans sa philosophie absolue la conclusion définitive de toute recherche, et qu'il était capable, avec sa méthode dialectique, de faire se développer spontanément la vérité dans toute sa profusion en partant d'un concept absolument vide, d'un penser sans aucune pensée.

Un autre philosophe de la même époque, le professeur Wagner de Würzburg, qui y fit sensation par son hégémonie très locale, pour ainsi dire en qualité de « philosophe du centre-

ville », est décrit, entre autres, dans l'autobiographie du grand naturaliste¹² Karl Ernst von Baer. En plus d'une ronflante philosophie de la nature et d'autres échantillons de sagesse surhumaine, il livra aussi une recette infaillible pour la fabrication d'œuvres authentiquement poétiques. Comme chez Hegel sur une mesure à trois temps, tout progresse chez Wagner sur une mesure à quatre temps, et naturellement, comme le reconnut aussitôt Baer, mais lui seul parmi les auditeurs à ce qu'il semble, tout ce progrès n'était qu'apparence. De passage à Berlin, Baer entra par accident dans la salle de cours d'un enseignant en philosophie, qui se consacrait consciencieusement à des recherches spécialisées. Le public n'honorait guère l'homme de sa présence, si bien que, si Baer ne l'avait mentionné, son nom même serait aujourd'hui tombé dans l'oubli. « L'exposé d'une grande profondeur philosophique de Horkel attirait si peu de monde, dit Baer, que même après mon arrivée il ne se trouvait, dans l'imposante salle de cours, que six auditeurs, comme des *rari nantes* [15] *in gurgite vasto*¹³. Comme j'avais trouvé bien remplie, l'année précédente (1815), la salle de cours où Wagner coupait les cheveux en quatre¹⁴ ! »

Combien différente à cet égard se révèle, au sens d'Exner, la culture philosophique de notre époque qui, si tant est que ce soit le cas, n'attend rien en dehors de l'humble et méticuleux travail du spécialiste ! Certes, l'époque actuelle ne manque pas non plus d'individus qui tiennent pour possible ce qui est philosophiquement impossible ; on a même vu le profond Zöllner être victime, de manière tragique, de supercheries spiritistes : mais qu'est tout ce délire spiritiste à côté de la foi portée à des entreprises monstrueuses telles que celles qui caractérisent la première moitié du siècle ? Rien de semblable ne subsiste aujourd'hui, et c'est avec étonnement que nous apprenons que pareils pseudo-philosophèmes ont pu un jour trouver des partisans et faire époque.

8. Une chose encore, pourtant.

Monsieur le Recteur nous disait dans sa conférence que l'intérêt pour la philosophie avait disparu dans le large public, bien que la conférence elle-même contredise cette erreur de façon éclatante. C'était curieux. Mais il me semble encore plus curieux que Monsieur le Recteur, après avoir cru son déclin donné à la manière d'un fait, se rallie aussitôt à la

¹² *Naturforscher* (N.d.T.).

¹³ « De rares nageurs dans la vaste mer » (Virgile, *Énéide*, I, 118) (N.d.T.).

¹⁴ On trouve le même jugement que celui de Baer chez le grand chercheur français avec qui il convergerait dans sa classification zoologique. Littrow raconte au sujet des cours de Cuvier : « Mon œuvre majeure là-bas était de mettre en garde ses compatriotes contre la philosophie de la nature allemande, qui se propageait toujours plus en France. » [La citation K.E. von Baer est tirée des *Nachrichten über Leben und Schriften des Herrn Geheimraths Dr. Karl Ernst von Baer, mitgeteilt von ihm selbst*, Saint-Petersbourg, 1866, p. 216 (N.d.T.).]

conviction que cet intérêt, de toute éternité, ne renaîtra jamais de ses cendres¹⁵. Même l'intérêt politique lui semble avoir subi un affaiblissement préoccupant au dix-neuvième siècle¹⁶ ; des conférences sur un thème des sciences de la nature [16] intéresserait un public mélangé, celles sur un sujet politique, étonnamment, ne rencontreraient le plus souvent qu'un intérêt mitigé¹⁷. Pourtant, il prophétise hardiment une renaissance, il est convaincu que cet intérêt animera à nouveau le vingtième siècle de façon centrale¹⁸. Pourquoi alors, demandé-je, une telle renaissance ne serait-elle par avance exclue que pour la philosophie ?

Il ne nous est donnée aucune réponse explicite à cette question, et nous devons nous contenter de ce que la conférence suggère indirectement. Cela nous suffit pourtant, à mon avis, pour en reconnaître avec une certitude suffisante les motivations décisives, qui ne paraissent résider nulle part ailleurs que dans la tournure d'esprit fondamentalement pratique de Monsieur le Recteur. En fait, cela me frappe d'étonnement quand je vois jusqu'à quel point un tel état d'esprit a pu se développer chez un chercheur qui a voué sa vie entière à l'examen de situations pratiques.

Le savoir, d'après Exner, n'a de valeur et de justification que là où il sert un besoin pratique¹⁹. Cette idée va si loin, chez lui, que le désir de prendre connaissance de lois de la nature découvertes dans la recherche toute récente et le temps qu'on passe avec une joie étonnée à observer leur conquêtes intrépide, si l'on n'envisageait pas de leur accorder une valeur pratique, seraient pour lui carrément « insensés ». Aussi est-il scandalisé, à la p. 41, par l'intérêt généralisé pour l'analyse spectrale²⁰. Que celle-ci soit un moyen de nous instruire des composants élémentaires des astres les plus éloignés, cela ne rend pas le moins du monde compréhensible aux yeux de Monsieur [17] le Recteur comment il se fait qu'outre la gente masculine, même les femmes ont pu s'y intéresser — les femmes dont on aurait pu s'attendre, dit-il, à ce qu'elles « s'intéressent vivement » (écoutez cela !) « et beaucoup plus à une explication scientifique des causes et effets de la taxe sur le café ». « Mais tout à l'opposé, poursuit-il, et conformément à la tendance étriquée dominante, on admire là la hauteur sublime d'une loi éternelle de la nature, on se laisse enivrer par la sagacité du découvreur, alors que tout ce qu'on aperçoit ici, c'est une pitoyable œuvre humaine... une chose qui, au

¹⁵ *Op. cit.*, p. 54.

¹⁶ Peu de gens lui accorderaient que tel est le cas, mais nous pouvons laisser cela en suspens ici.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 41.

¹⁸ *Ibid.*, p. 52.

¹⁹ Avec cela s'accorde le fait que, comme nous l'avons déjà appris plus haut (p. 12), il ne compte pas l'intellect et le savoir parmi les choses qui confèrent à l'homme une valeur supérieure. La conclusion opposée ressort de considérations comme celles exposées dans mon essai *Sur l'origine de la connaissance morale*, §§ 27 et 32 [voir trad. dans ce volume (N.d.T.)].

²⁰ Une théorie qui n'est nullement aussi difficile à vulgariser que ne le prétend Exner.

gré du hasard, aurait pu être différente ou ne pas être du tout, qui, pour cette raison, doit laisser complètement froid le cœur avide de vérités éternelles du philistin de la culture. »

Donc, Messieurs, celui qui se rend par intérêt purement théorique, avec un cœur avide de vérités éternelles, à des conférences de vulgarisation dans les sciences de la nature, celui-là, à en croire Monsieur le Recteur... est un philistin !

Aristote, pour qui Monsieur le Recteur avoue lui-même avoir la plus haute estime, fait commencer sa *Métaphysique* par ces mots célèbres : « Tous les hommes, par nature, désirent savoir » ; et il explique ensuite que cela arrive sans aucun égard pour un quelconque gain pratique. Nous voyons que l'enseignement d'Aristote sur l'homme normal coïncide assez bien avec les idées de l'orateur sur le philistin.

Nous rencontrons encore le même sens pratique exclusif dans son surprenant éloge des Romains, dont il se risque à élever le travail intellectuel — bien que selon lui ils n'aient été capables de rien produire d'original ni dans la science de la nature (et en philosophie), ni dans les arts²¹ — au-dessus de celui des Grecs, leur attribuant cependant par là des réalisations pratiques qui, à mon avis, ont eu une [18] origine toute différente. Ainsi la naissance de l'Empire de l'Église catholique, que nous préférons (comme le fait aussi l'Église elle-même) mettre sur le compte des Sémites de Palestine de manière semblable à celle dont nous imputons celle de l'Empire mahométan aux Sémites d'Arabie. En un premier temps, Rome n'a accueilli l'Église qu'avec hostilité, comme quelque chose qui lui était incompréhensible et étranger ; mais nous voyons celle-ci depuis longtemps bien préparée, tant il est vrai que la relation entre l'Empereur et le Pape répète celle entre le Roi et les grands prêtres en Judée²². Et de manière tout aussi injustifiée, il attribue à l'Empire romain la judaïsation de l'Europe²³, laquelle, en toute certitude, est plutôt due d'une part à l'influence du christianisme et, d'autre part, à l'invasion des peuplades germaniques²⁴.

Les Romains, dit Exner, nous ont transmis tous les trésors de l'Antiquité ; tous les chemins qui en sont issus mènent à Rome²⁵. Et ici, c'est vrai, je ne peux — hélas pourtant ! ajouterai-je — le contredire. Il se trouve des gens, aujourd'hui, qui prophétisent qu'un puissant empire que nous voyons à l'est mettra un jour à ses pieds toute l'Europe civilisée et unifiera ainsi les nations divisées. Si une telle chose — que Dieu nous en préserve ! — se produit effectivement, cette Russie, certainement, absorbera en elle et transmettra aux époques postérieures la culture de l'Europe occidentale de manière semblable à celle dont

²¹ *Op. cit.*, p. 47.

²² *Ibid.*, p. 48.

²³ *Ibid.*, p. 47.

²⁴ *Ibid.*, p. 49.

²⁵ *Ibid.*

autrefois Rome l'a fait avec la culture grecque. Et alors un historien de l'avenir pourra aussi voir dans cet État panslaviste un miracle politique, une bénédiction comme n'en a été aucun de nos États avant ou à côté de lui. Mais pour ma part, je dois protester contre cette idée par avance. Je ne peux pas davantage accepter l'éloge qu'Exner fait de Rome en ce qui concerne l'Antiquité [19] ; on voit bien que ce jugement n'est pas celui d'un juge impartial, et qu'ici c'est le professeur de droit romain qui s'exprime.

Mais ne nous laissons pas distraire de notre sujet.

Il s'agissait pour nous de comprendre pourquoi Monsieur le Recteur estime qu'une renaissance de l'intérêt philosophique éteint dans le large public est exclue, et j'ai dit que cela était rendu compréhensible par la manière dont il évalue le savoir à l'aune des seuls besoins pratiques. C'est-à-dire qu'un besoin pratique de philosophie, d'après ce qu'Exner développe à la p. 55, ne serait en aucune manière présent chez la majorité des gens. Celle-ci a le médecin et ses prescriptions, elle a le prêtre et son sermon : si en plus ceux-ci conseillent aussi les gens, à l'occasion, sur des questions politiques, alors on pourvoit à tous ses besoins. C'est pourquoi Exner appelle le médecin et le prêtre « les deux yeux de la plus grosse part du peuple, qui perçoit par eux le monde des choses de l'esprit ». Dans ces conditions, que serait le philosophe sinon un troisième œil sur le visage et la cinquième roue du carrosse ? Aussi l'intérêt général pour les théories philosophiques n'a-t-il jamais eu de justification naturelle, et sa disparition apparaît comme un progrès tel qu'on ne doit ni ne peut revenir en arrière une fois qu'il est accompli.

Mais tout cela est entièrement à rejeter. Si nous faisons abstraction de la force générale de l'intérêt théorique et de ce désir naturel de vérité qui fut, est et sera extrêmement vivant à l'endroit des questions élevées de notre science, la philosophie ne cesse, même d'un point de vue purement pratique, d'être encore et toujours ressentie comme un besoin des plus pressants pour le public le plus large.

Le prêtre, le théologien positif, dit Exner, est l'un des deux yeux du peuple. Il lui attribue ici une influence dont [20] il est douteux qu'il la possède et la possédera toujours et partout. La sanction de la religion positive est en train de connaître, de nos jours, un déclin décisif. On peut le déplorer, comme l'a fait, parmi les libres-penseurs, l'illustre Fechner, et comme je l'ai fait moi-même, mais on ne saurait pour autant le nier ou même seulement l'ignorer pratiquement. Une Église en laquelle le peuple ne croit pas plus qu'auparavant ne peut pas davantage lui servir plus qu'auparavant de guide moral. C'est ainsi qu'en France, où le déclin de la foi chrétienne a très largement progressé et où, par exemple, le président de la République Sadi Carnot, pourtant unanimement respecté, n'a pas même reçu le baptême²⁶, on

²⁶ J'ai été informé de ce fait par un dignitaire ecclésiastique.

a mis en avant la nécessité d'instaurer un cours purement philosophique de morale dans les écoles primaires. En ce sens, la loi sur l'organisation des écoles primaires françaises du 28 mars 1882 prescrit en premier lieu « l'enseignement moral et civique »²⁷ ; et une série de manuels destinés aux classes élémentaires et secondaires démontrent que cette loi est déjà entrée en pratique. Si une telle chose est devenue nécessaire en France au dix-neuvième siècle, ne serait-il pas excessif de nier qu'au vingtième siècle le jour pourra venir où une telle loi arrivera aussi dans notre pays ? Si l'on compare la foi tant affaiblie de notre peuple actuel²⁸ avec la foi pleine de vigueur du Moyen Âge, on n'y trouvera guère de motifs d'apporter à la question une réponse négative.

[21] Mais supposons qu'à coup sûr il en aille pour nous tout autrement, qu'à l'avenir le pouvoir de la religion chrétienne sur les esprits se maintienne et se rétablisse : alors, dis-je, c'est aussi la philosophie qui, dans ce cas, aura une très haute signification pratique, du fait qu'on fera appel à elle, non comme à un quelconque substitut imaginable, mais comme à une auxiliaire de la théologie. Car cette dernière est comme une princesse qui a besoin de nombreux domestiques. Elle a besoin des services de l'histoire, elle a besoin de ceux de la philologie, mais avant tout elle a sans cesse recours aux services de la philosophie, que le Moyen Âge, pour ce motif, aimait à qualifier plutôt d'*ancilla theologiae*²⁹.

Exner réclame, à la p. 55, une « harmonie » des conceptions du monde du médecin et du prêtre, « attendu que le peuple a l'esprit embrouillé par l'antagonisme entre les images du monde qu'ils rejettent ». Il pense pouvoir produire cette harmonie par la culture politique. Mais a-t-il vraiment indiqué le moyen approprié ? — Certes non ! Il est manifestement besoin de tout autre chose. Car la question dont les solutions opposées sont responsables des habituelles dissensions entre le médecin et le prêtre n'est pas de choisir entre fédéralisme et centralisme, socialisme et capitalisme, mais entre théisme et matérialisme. Comment dès lors l'étude de la politique pourrait-elle suffire à unifier leurs conceptions du monde ? — Mais ce n'est pas seulement cela qu'il faut contester ; il me semble très douteux de dire que l'unité [22] serait à quelque égard plus grande entre nos médecins et nos prêtres s'ils se mettaient dès

²⁷ En français dans le texte (N.d.T.).

²⁸ On voit avec quelle facilité la propagande irrégieuse des leaders socialistes gagne les classes ouvrières, et combien les papes eux-mêmes rattachent partout les durs malheurs de notre temps au déclin de la foi.

²⁹ Les théologiens ne forment et n'ont jamais formé qu'une part relativement petite des croyants. Pour cette raison, si l'on veut qualifier le désir de l'Église de susciter l'intérêt le plus général possible pour la connaissance philosophique, l'attribut « *praeambula fidei* » — un nom également donné par l'Église, dès le Moyen Âge, à certains théorèmes philosophiques — est encore plus parlant que le prédicat « *ancilla theologiae* » employé pour la philosophie. C'est à peine si l'Église pourrait entendre la voix d'Exner s'il devait lui conseiller de remplacer ces choses par des considérations politiques.

aujourd'hui à s'occuper ardemment de politique. Plus il y a de politique, me semble-t-il, plus il y a de dissensions politiques³⁰.

Mais détournons-nous un moment de tout ce qui a été dit ici et arrêtons-nous à ce qui est indubitable pour Monsieur le Recteur lui-même, à savoir au fait qu'il subsiste toujours un besoin général de culture *politique*. Je demande : cela n'implique-t-il pas en retour que la culture philosophique sera de tout temps requise ? N'y a-t-il pas en effet des lois psychologiques qui règnent dans l'État, dans la société ? — Pour moi, comme pour la grande majorité, cela semble évident. Mais je regrette qu'ici nous n'ayons pas Monsieur le Recteur de notre côté. Nous nous heurtons ici à ces « choses essentielles » derrière la somme des individus que sont, comme le proclame Monsieur le Recteur, la commune et l'État, tandis que pour ma part, j'avoue ne rien voir de semblable à ces essences métaphysico-politiques — soit qu'elles n'existent réellement que dans l'esprit de quelques juristes³¹ ou que, comme Monsieur le Recteur le présumera, le « sens politique » nécessaire à une telle perception me fasse défaut³². Je me console en pensant au fait établi que Leibniz et Aristote, auxquels on n'a pourtant pas l'habitude de dénier l'intuition politique, ne les [23] ont pas vues plus que moi³³. Le second dit aussi, très expressément, que l'État a pour finalité de façonner la vie de l'homme de manière à la rendre la plus noble et heureuse qu'il est possible³⁴.

D'ailleurs, abstenons-nous de décider quelle option est la plus correcte : alors même, il nous reste dans ce qui précède assez de preuves montrant que la philosophie n'a pas pu disparaître sans espoir de retour en raison de l'absence d'un besoin normal de philosophie.

³⁰ La vérité est seulement une, mais il ne pourrait y avoir d'utopiste assez chimérique pour croire qu'une étude énergique de la politique unirait tous les hommes, séance tenante, dans la vérité. Exner mentionne lui-même l'énorme difficulté que rencontre justement ici, pour diverses raisons, un observateur neutre (p. 35). Et s'il était encore un observateur toujours neutre ! Mais un tel observateur ne se rencontre nulle part plus rarement qu'en politique.

³¹ Sans doute un écho de la doctrine de Schelling et Hegel (cf. les *Leçons sur la méthode de l'étude académique* de Schelling, 1803).

³² *Op. cit.*, p. 33 suiv.

³³ L'État n'est pas pour Aristote une chose réelle, un ὄν au sens d'une des catégories, il n'est ni une substance, ni un accident. Car d'après sa théorie explicite, rien d'actuellement réel ne se compose de choses actuellement réelles ; or l'État est pour lui la communauté des familles et des communes en vue d'une vie accomplie et heureuse (*Politique*, III, 9 ; cf. I, 1, 1252 a 17).

Cela n'entre pas en contradiction avec le fait qu'Aristote caractérise l'État comme quelque chose de voulu par la nature. Même l'univers, et surtout lui, est pour Aristote une fin de la nature, mais pour cette raison il n'est certes pas une chose « essentielle » (cf. Exner, *op. cit.*, p. 33) derrière la somme des individus (cf. *ibid.*, p. 34), mais plutôt, manifestement, cette somme (τὸ πᾶν) elle-même (cf. *Métaphysique*, Λ 10).

³⁴ *Politique*, III, 9, 1280 b 39.

Ce besoin se fait sentir si vivement de nos jours que les philosophes spécialisés ne sont pas capables de le satisfaire, et que nous voyons souvent s'immiscer de diverses manières des naturalistes — Henle, Du Bois-Reymond, Helmholtz, Tait, Darwin, Huxley, Baer, Häckel, Hering, Mach, Rokitansky, auxquels on devrait encore ajouter d'autres noms de notre université — ainsi que d'éminents juristes, par exemple Jhering et, on l'a vu, Monsieur notre Recteur lui-même.

9. Quel est donc le résultat de toutes ces réflexions ? — De même que la production philosophique de l'époque présente, comparée à celle de la première moitié du siècle, n'apparaît pas en déclin, [24] de même l'intérêt philosophique de notre époque ne s'est pas éteint, ni même affaibli. Encore moins quelqu'un serait-il fondé à tenir cet intérêt pour quelque chose qui aurait disparu sans espoir de retour.

Nous pouvons ainsi être rassurés sur le premier point qui causait du souci à quelques-uns d'entre nous.

10. Mais il nous reste à discuter une autre question importante. Ont-ils raison ou ont-ils tort, ceux qui, de nos jours, cherchent à appliquer à des problèmes de la science de l'esprit les méthodes si brillamment éprouvées dans le domaine de la science de la nature ?

J'étais sur le point de rassembler deux ou trois idées à cet effet lorsque m'est parvenue une lettre d'un ami de Munich ; et le hasard a voulu que j'y tombe immédiatement sur les mots suivants. « En conclusion du cours d'histoire de la philosophie du semestre d'hiver, m'écrit le professeur Stumpf, j'ai cette fois mentionné le fait qu'il y a maintenant un quart de siècle que, lors de votre habilitation, vous avez lancé la thèse "la vraie méthode de la philosophie est celle des sciences de la nature", et que depuis lors elle s'est confirmée toujours davantage. » « Cette thèse et ce qu'elle implique, ajoute-t-il, a aussi été ce qui nous rallia ardemment, Marty et moi-même, à votre bannière. »³⁵

Ainsi s'exprime, dans le domaine des sciences de l'esprit, un chercheur contemporain renommé. Monsieur notre Recteur, nous l'avons vu, est d'un autre avis, et il a protesté énergiquement contre cette idée dans sa conférence, que ce soit en général ou plus spécialement en ce qui touche aux disciplines sociales. « En presque toutes les branches de la science de l'esprit, se lamente-t-il à la p. 45, a pris pied dans notre siècle une... invasion contre-nature de formes de pensée venant des sciences de la nature » ; dans certains cas, elle a « complètement induit en erreur », [25] en d'autres elle a « produit un traitement formel

³⁵ Passage également repris par Kraus dans « Martys Leben und Werke. Eine Skizze », in J. Eisenmeier, A. Kastil, O. Kraus (dir.), *Anton Marty. Gesammelte Schriften*, vol. I.1, Halle, Niemeyer, 1916, p. 4. (N.d.E.)

étrange et fallacieux des matériaux », pour lequel « vieille perruque » serait un terme tout indiqué.

Et quels sont ses motifs ?

Je crois qu'on peut résumer l'argumentation de manière essentielle et exhaustive en quatre moments, dont les deux premiers sont des arguments déductifs et les deux autres demandent des vérifications empiriques.

Premièrement, la mécanique remonte aux lois fondamentales de la nature, elle en déduit les lois secondaires et explique de cette manière les phénomènes particuliers.

Cela est impossible dans le domaine socio-moral ; ici, les phénomènes sont ramifiés de façon infiniment plus fine et profonde³⁶ : les présupposés, d'une variété infinie, ne sont pas entièrement connaissables, et encore moins chacune d'elle pourrait-elle être soumise à une détermination de mesure qui fût exacte. Ainsi donc, celui qui veut procéder à la manière des naturalistes ne parvient nécessairement à aucun résultat, ou parvient à un résultat totalement erroné.

Deuxièmement, les phénomènes socio-moraux sont des phénomènes historiques ; ceux de la mécanique ne le sont pas. « La mécanique ne connaît ni le passé ni le futur³⁷. » Il faut ainsi que la méthode soit de part et d'autre complètement différente. La vraie méthode sociale, par opposition à la méthode de la mécanique et de la science de la nature, est la méthode « historico-politique »³⁸.

Tels sont les deux arguments déductifs.

À ceux-ci s'ajoutent, on l'a dit, une double vérification par empirie directe.

L'une réside dans le fait que la plus haute culture dans la science de la nature coïncide historiquement avec la plus profonde inculture politique [26], de même que la culture politique élevée avec le niveau le plus bas de la science de la nature. Le dix-huitième siècle procure une démonstration éclatante du premier point, puisqu'il montre, dit Exner³⁹, le point culminant de l'essor des sciences exactes de la nature en même temps que le plus bas niveau de misère politique. Il rappelle « les décrets de la Convention nationale française », « dont les membres durent estimer possible politiquement ce qu'ils ordonnaient avec force de loi »⁴⁰. En ce qui concerne le second point, il en trouve la démonstration dans la Rome ancienne. « Les Romains... n'ont établi aucun théorème mathématique ni découvert aucune loi de la nature »,

³⁶ *Op. cit.*, p. 38.

³⁷ *Ibid.*, p. 51.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 49.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 39.

mais ils ont « développé avec méthode une puissance politique inouïe » et « créé » les grandioses « traditions politiques »⁴¹.

Telle est la première vérification.

La seconde lui semble plus décisive encore. Ce que nous découvrons dans la France du dix-huitième siècle n'est pas seulement la contemporanéité du plus haut essor de la science de la nature et du plus profond déclin de la culture politique, mais nous y remarquons immédiatement l'influence délétère que la pensée de la science de la nature y a exercée dans le domaine politique. L'historien Hippolyte Taine a récemment démontré cette connexion causale de manière convaincante⁴² ; et de même les errements de l'époque actuelle dans le domaine des sciences de l'esprit portent clairement en eux le signe d'une telle origine⁴³.

Ainsi, notre seul salut consiste à abandonner toute idée de prendre la science de la nature pour modèle méthodologique dans le domaine de la science de l'esprit.

De manière essentielle et exhaustive, tels pourraient bien être les arguments de Monsieur le Recteur. Nous devons les examiner dans l'ordre.

[27] 11. La mécanique, nous dit Exner, remonte aux lois fondamentales et explique déductivement, à partir d'elles, les phénomènes particuliers. Un tel procédé est impossible pour les phénomènes politico-moraux. Les présupposés fins, infiniment complexes ne sont ni connaissables dans leur ensemble, ni mesurables individuellement. Ainsi, celui qui veut procéder ici à la manière du naturaliste manque son but.

Incontestablement, il y a beaucoup de vrai dans ce que nous dit ici l'orateur. Mais tout en reconnaissant cela d'un œil approbateur, je dois en même temps attirer l'attention sur une omission qui ôte à la conclusion sa validité. Cette omission est très remarquable : Exner parle comme si des phénomènes fins et infiniment complexes ne survenaient pas aussi dans le domaine de la nature ; des phénomènes pour lesquels d'une part la connaissance lacunaire des conditions initiales, d'autre part la difficulté exponentielle du calcul rendent vaine toute tentative de déduction à partir des lois fondamentales de la mécanique. Et pourtant nous trouvons de tels phénomènes en masse ; plus encore, dans toutes les branches de la science de la nature, tous les phénomènes sans exception sont de cette sorte.

Considérons le cas suivant. Un dé de densité uniforme est fabriqué selon les règles, à ceci près qu'il est taillé un peu en biais sur une face ; on cherche à déterminer avec quelle facilité, pour une telle forme, on tombera sur chacune des faces prises individuellement. Ce problème relativement simple, avec des données déterminées avec précision, se révèle déjà

⁴¹ *Ibid.*, p. 47 suiv.

⁴² *Ibid.*, p. 50.

⁴³ *Ibid.*, p. 45 suiv.

tellement complexe que les ressources de notre mathématique actuelle n'y suffisent pas. Donc, que faire ? Peut-être renoncer à la question comme étant purement et simplement insoluble ? — Aucunement ! Le naturaliste s'adapte aux circonstances et recourt à la méthode plus modeste de l'induction directe. Il lance et relance le dé et de cette manière, en vertu de la loi des grands nombres, il détermine l'inconnue recherchée avec une certitude et une précision qui croissent à l'infini.

[28] Prenons un autre problème incomparablement plus complexe. Il s'agit de déterminer la loi spéciale gouvernant le cours des marées montante et descendante dans une certaine baie, par suite du relief particulier du rivage. Ici, les conditions initiales sont infiniment variées, et ni notre connaissance de celles-ci ni notre technique mathématique ne sont de quelque manière suffisantes pour l'analyse. C'est l'expérience directe qui tranche.

Nous trouvons la même chose dans tout le vaste royaume de la météorologie. Qui pourrait ici fixer les causes de la manière requise par l'approche déductive des phénomènes ? Et de nouveau, cela vaut aussi et même encore davantage pour les phénomènes de cristallisation. Des matières différentes se cristallisent conformément à des lois différentes, et la même matière révèle aussi, dans des conditions différentes, des formations cristallines obéissant à des systèmes complètement différents. C'est le cas, par exemple, du soufre, du phosphore, du carbone. Des cristaux aussi différents que le graphite et le diamant sont tous deux composés de carbone pur. Nous le savons par l'expérience ; comme le savent tout chimiste et tout minéralogiste, une déduction à partir de la nature des éléments outrepassa de loin nos connaissances et nos capacités.

Et que dire maintenant du domaine de la nature vivante, où déjà la cellule la plus simple est quelque chose d'incomparablement plus soigné et énigmatique dans ses fonctions que les formations cristallines les plus élaborées ! Nous sommes convaincus que les lois physico-chimiques forment ici le soubassement, mais nous sommes incapables de comprendre par leur moyen la structure de la cellule ; et comment voudriez-vous que quelqu'un, confronté à l'interaction d'innombrables parties de l'organisme entre elles et avec le monde extérieur, fût en mesure d'expliquer déductivement tout ce mécanisme à partir de ses causes premières ? Le physiologue détermine empiriquement les stades réguliers du développement de l'embryon, de l'épanouissement des forces juvéniles et du déclin sénile. Le morphologiste nous révèle empiriquement les [29] relations régulières entre le changement d'un organe et ceux de tous les autres. Le zoologue nous raconte que tous les chats blancs avec des yeux bleus sont sourds ; il confirme cette loi empiriquement, sans la prédire déductivement de principes plus élevés, sans même pouvoir seulement l'expliquer après coup. L'ethnologue consigne les changements dans la race blanche qui se font jour déjà aujourd'hui, après peu de siècles, en Amérique du Nord orientale ; il nous décrit la mutation de la couleur du visage, le

rapetissement des mains et des pieds, le regard perçant d'yeux également rapetissés — toutes mutations qui rapprochent la race blanche immigrée de la race rouge autochtone ; il découvre empiriquement que les causes en sont les influences du climat, qui ne s'exercent pas dans les parties occidentales comme dans les parties orientales, par exemple en Californie ; mais ce faisant, il ne lui viendrait pas à l'idée de déduire quoi que ce soit des lois fondamentales des conditions physico-chimiques primordiales. De même le chercheur en biologie est largement conscient que ses lois n'ont pas la dignité ni la précision de théorèmes complètement analysés. Le pathologiste sait qu'il n'existe pas une symptomatique identique à une autre, et l'influence inanalysable de la constitution individuelle est si bien reconnue que l'on préfère généralement demander l'aide du médecin depuis longtemps familiarisé avec elle par l'expérience directe.

La science de la nature ne réclame donc nullement, comme le présuppose l'argument, que nous procédions partout de la même manière, et partout comme dans les cas les plus simples de la mécanique. Au contraire, elle nous apprend et nous exerce à changer notre méthode selon la nature particulière des objets et à revoir nos prétentions tantôt à la hausse, tantôt à la baisse, là pour obtenir un résultat plus complet, ici pour atteindre avec succès, en renonçant à l'impossible, ce qui est scientifiquement possible.

Il est bien connu que l'analyse mathématique, qui est le principal moyen de progresser dans maints domaines de la science de la nature, ne joue [30] pratiquement aucun rôle dans d'autres domaines ; et il a pu ainsi arriver que de grands et géniaux découvreurs n'y entendent que peu de chose. Benjamin Franklin et Darwin nous parlent, dans leurs autobiographies d'une franchise exemplaire, de leurs très modestes talents mathématiques, et Häckel se targuait carrément d'être incapable de démontrer le théorème de Pythagore.

Maintenant, s'il en est ainsi, qu'est-ce qui pourrait de façon plus rapide et convaincante qu'un regard sur la science de la nature nous apprendre comment nous avons à nous rapporter, en nous conformant à leur nature, à ces phénomènes d'une grande complexité que renferme la science de l'esprit ? Nous voyons que nous pouvons nous attendre à l'exact opposé de ce que redoute Monsieur le Recteur.

Voilà ce qu'on peut dire du premier argument, auquel nous nous sommes arrêtés un peu plus longuement en raison de son importance. Là-dessus, le second peut être neutralisé en moins de mots.

12. À la différence de la mécanique, dit Exner, la sociologie a affaire à des phénomènes historiques ; sa méthode doit ainsi être la méthode historico-politique, différente de la méthode de la mécanique et de la science de la nature.

Détaché du précédent, cet argument n'a absolument ni force ni signification ; il deviendrait une pure *petitio principii*. Car la question ne peut pas être de savoir si l'on doit étudier en sociologie des problèmes de même espèce que dans la science de la nature, ou des problèmes d'espèce différente, mais de savoir si une méthode analogue peut aboutir à des résultats en dépit de la disparité des questions posées. Rejeter cela par avance, cela revient à postuler précisément ce qu'il incombe à la démonstration de démontrer. Aussi pourrions-nous, après avoir réfuté l'argument précédent, purement et simplement contourner celui-ci.

Pourtant, je ne veux pas m'abstenir de faire encore cette remarque particulière : le caractère historique que présentent certains phénomènes [31] par opposition à d'autres n'est certainement pas ce qui sépare les domaines de la science de la nature et de la science de l'esprit. Pour ce qui est de la science de l'esprit, Exner lui-même ne mentionne ici comme phénomènes historiques que les phénomènes sociaux. Mais en ce qui concerne la science de la nature, je suis très surpris de voir combien il peut mettre en doute le fait que, dans une large mesure, elle s'occupe aussi de phénomènes historiques.

Exner dit : « La mécanique ne connaît ni le passé ni le futur. » À cela je ne répondrai pas que cela pourrait déjà ne pas être correct pour la raison que tout mouvement prend son cours dans une suite temporelle de moments ; car cela reviendrait certes à mal interpréter son opinion. Accordons plutôt de bonne grâce, sans broncher, ce qu'il nous dit de la mécanique. Mais qu'en est-il alors de l'embryologie et de l'étude des différents stades du développement menant de l'œuf à l'organisme achevé ? Qu'en est-il de l'étude des âges de la vie et de leurs dispositions considérablement différentes ? Qu'en est-il du cours d'une maladie dans un cas individuel, et des changements de caractère d'une épidémie lors de sa résurgence ? Ces phénomènes n'ont-ils en rien un caractère en soi historique ? Que doit-on dire, en outre, de la cosmogonie, de la loi de l'entropie et des promesses que Thomson et Helmholtz ont liées à elle quant au sort de l'univers ? Que dire de la géologie et des lois qu'ont établies Lyell et d'autres ? Que dire de la paléontologie de la flore et de la faune, surtout depuis que la théorie de la descendance a mis la continuité de l'évolution à la place des révolutions de Cuvier ? — Je ne sais que répondre sinon que la mécanique semble en avoir imposé à Monsieur le Recteur de façon si prépondérante que, pour lui, tout le reste de la science de la nature disparaît en face d'elle. Ainsi, nous relevons ici très clairement la même omission qui rendait déjà invalide l'argument précédent.

[32] 13. Tournons-nous maintenant vers les deux vérifications.

Exner voudrait prendre pour preuve de la première la coïncidence historique de la plus haute culture en science naturelle avec la plus profonde inculture politique, et pareillement de la culture politique la plus évoluée avec l'état d'arriération extrême de la science de la nature.

Manifestement, il veut dire que cette coïncidence ne peut sans la plus grande invraisemblance être considérée comme quelque chose d'accidentel ; on doit plutôt y reconnaître une conséquence de la différence qu'il affirme entre la méthode de la science de la nature et la méthode socio-politique, les habitudes de pensée admises dans un domaine se révélant préjudiciables dans l'autre.

Mais il y a ici quantité de choses qui nous empêchent de tenir son argument pour pleinement valable, en quelque sens que ce soit.

Avant tout, si la coïncidence entre haute culture en science de la nature et médiocre culture politique était observée tout au long de l'histoire, cela ne passerait certes pas inaperçu et on serait tout prêt à suivre des conjectures comme celles de Monsieur le Recteur ; et il en irait autrement si une telle coïncidence n'était attestée historiquement que dans des cas isolés. Il s'agit donc de savoir si Monsieur le Recteur a pu mettre en évidence la régularité de cette coïncidence par une induction consciencieusement exécutée et de vaste étendue. Mais voyez donc ! Il ne nous donne, pour chacun des deux points, rien de plus qu'un unique exemple, ici le dix-huitième siècle, là la Rome ancienne. Et si nous essayons maintenant de retrouver ce qu'il a négligé, notre induction nous heurte immédiatement, pour ainsi dire dès le premier pas, à des *instantia contradictoria*, comme quand nous constatons que l'Angleterre moderne surpasse en éclat les autres nations simultanément par sa culture politique et par sa culture en science de la nature. Bien plus, ce n'est pas seulement dans un seul et même peuple, mais même dans une seule et même personne que nous trouvons souvent une intuition politique élevée jointe à l'aptitude éminente pour la recherche en science de la nature, [33] en sorte que l'idée d'une affinité de méthode entre les deux s'impose au contraire à nous avec une force presque irrésistible. Pascal, le génial mathématicien et physicien, surprend souvent, dans ses *Pensées*, par le regard profond qu'il jette sur des questions socio-morales et, plus généralement, sur des questions relevant de la science de l'esprit. Leibniz, qui en mécanique a énoncé la formule permettant de mesurer la force vive, est en même temps le politicien éclairé de son temps, au point qu'il n'a pas seulement jugé avec bonheur le passé et le présent, mais qu'il a aussi lu dans l'avenir à la manière d'un prophète politique et prédit, entre autres, la Grande Révolution. Franklin, à qui nous devons le paratonnerre, se chargea de missions diplomatiques couronnées du plus grand succès, et il fut l'un des principaux pères fondateurs de l'Union nord-américaine. Que signifient encore, en face de cela, quelques cas épinglés isolément ?

Plus encore, ceux-ci ont d'autant moins force de preuve qu'ils sont eux-mêmes, chacun à sa manière, fortement sujets à caution.

Prenons le cas des Romains. Il est certes exact que, comme le dit Monsieur le Recteur, les anciens Romains ont accompli moins de choses en science de la nature que d'autres

peuples de l'Antiquité, notamment les Grecs ; ils n'ont produit ni un biologiste comme Aristote, ni un physicien comme Archimède. Mais personne ne me fera croire aussi facilement qu'ils ont excellé comme chercheurs dans le domaine social au point de produire ici des penseurs surpassant les grands penseurs politiques de la Grèce, par exemple Périclès parmi les politiciens pratiques, Aristote parmi les écrivains. Exner s'imagine pouvoir proposer les Romains comme un modèle jamais atteint de culture politique parce qu'ils ont fondé, comme aucun autre peuple ne l'a fait, un Empire universel qui soumit toute la terre civilisée et, avec elle, de vastes contrées barbares, et qui s'y affirma des siècles durant dans toute sa puissance. Les deux points sont incontestables ; Rome a [34] étendu sa domination dans des proportions gigantesques, et elle l'a implantée si solidement qu'on se risquait déjà à croire que cela durerait éternellement. Si maintenant, comme le fait Exner⁴⁴, on considère tout État comme une fin en soi, et qu'ainsi on voie également dans sa croissance et son maintien la tâche essentielle de l'État, il est alors incontestable que l'État romain a accompli cette tâche plus parfaitement que d'autres, et en particulier que n'importe quel État grec. Mais c'est justement sur ce point que je suis d'un tout autre avis, comme le sont la grande majorité des gens. Nous ne croyons pas rabaisser l'État, en voyant dans le bonheur et le perfectionnement de ses citoyens ainsi que dans les bienfaits que l'existence de l'État induit dans le large public, chez nos contemporains comme pour l'avenir le plus lointain, la tâche entière et véritable de l'État.

Mesuré à cette aune, comme l'Empire romain antique était loin, même à l'époque de son apogée, de pouvoir servir d'idéal pour l'État ! Nous le voyons perpétuellement engagé dans des guerres sanglantes avec l'extérieur, ou dans des guerres civiles encore plus effroyables ; par son iniquité, sa rapacité, sa félonie, son intolérance la plus cruellement tyrannique, il fut une malédiction pour l'humanité et une abomination pour beaucoup d'hommes parmi les plus nobles.

Là où, dans un État, les rapports sociaux sont ce qu'ils doivent être, ils favoriseront l'efflorescence des aspirations spirituelles les plus élevées ; on doit donc en attendre le développement joyeux de la science et de l'art comme une conséquence naturelle. Mais Monsieur le Recteur reconnaît que celui-ci n'a réussi qu'imparfaitement dans l'État romain. Rome a dévoré la culture des États helléniques de civilisation plus heureuse comme les [35] vaches maigres, dans le rêve de Pharaon, dévoraient les vaches grasses sans engraisser pour autant elles-mêmes⁴⁵. Dans de telles conditions, celui qui, pour l'amour de l'expansion, de la force et de la volonté de rendre son existence plus tenace, voudrait hausser l'Empire romain

⁴⁴ Cf. *supra*, p. 13.

⁴⁵ *Genèse*, 41, 1-4 et 18-21 (N.d.T.).

au-dessus de la république d'Athènes, celui-là pourrait avec un droit égal mettre l'organisme d'un requin au-dessus de celui d'un homme.

Exner emprunte au dix-huitième siècle l'autre exemple, censé nous montrer l'autre face de la médaille. Il nous dit que le point culminant de l'essor de la science de la nature se joint ici à l'état le plus bas de la culture politique⁴⁶. Mais ici encore, et sur chacun des deux points, les faits ne me semblent pas s'accorder pleinement avec le tableau qu'il donne.

Exner dénie au dix-huitième siècle toute culture politique supérieure. A-t-il au moins songé, en disant cela, à Leibniz, à Frédéric le Grand⁴⁷, à Adam Smith, à Burke⁴⁸, à Washington ? — Il semble plutôt qu'il n'a prêté attention qu'à l'Europe et, en elle, à la France de la fin du siècle. Mais même sur ce point, que ses comptes rendus sont donc partiels et incomplets ! Il mentionne les Décrets de la Convention nationale, qui témoignaient souvent, c'est vrai, de peu de sagesse politique. Mais n'est-il pas injuste de vouloir juger sur cette base toute la société d'alors⁴⁹ ? Qu'on se représente seulement, dans la Rome ancienne qu'il glorifie, la [36] plèbe subitement investie du pouvoir souverain en période d'agitation : aurait-elle su exercer ce pouvoir avec une grande intuition politique⁵⁰ ? Et cette même époque, ou du moins l'époque légèrement postérieure, n'a-t-elle pas aussi produit, en France, le Code Napoléon, un recueil de lois auquel les juristes ont certes trouvé beaucoup à redire, mais que les peuples ont aussitôt porté dans leur cœur, au point qu'on n'osa pas s'en défaire après la libération de la Rhénanie ? Et n'a-t-elle pas été la première à soulever cette question sociale

⁴⁶ *Op. cit.*, p. 49.

⁴⁷ Comte, que l'École historique ne regarde pas d'un œil défavorable, a voué un de ses treize mois à la mémoire de celui-ci, comme fondateur de la politique moderne. [Auguste Comte est l'auteur d'un « calendrier positiviste » où l'année compte treize mois de vingt-huit jours, chacun portant le nom d'une figure historique. Le douzième porte le nom de « Frédéric » (N.d.T.).]

⁴⁸ Exner lui-même (*op. cit.*, p. 50) cite cet éminent politicien anglais du dix-huitième siècle, à côté de Savigny, comme un modèle d'authentique méthode politique.

⁴⁹ C'était une époque où, comme le souligne Exner lui-même, la science de la nature était très florissante et par suite fortement à l'honneur chez tous les intellectuels. Mais il n'en était pas ainsi chez les détenteurs du pouvoir. Quand Lavoisier sollicita un report de quatorze jours de son exécution capitale, pour pouvoir achever dans l'intérêt de sa patrie un travail important auquel il avait déjà consacré de nombreuses années, le tribunal lui répondit ceci : « La République n'a pas besoin de savants ni de chimistes. Le cours de la justice ne peut être suspendu. »

Ici s'exprimait, certainement, une grande inculture politique ; mais que celle-ci trouve sa cause dans un profond respect envers la recherche en science de la nature, ce serait là une affirmation par trop paradoxale. Ainsi la Convention résolut aussi, dans un de ses décrets grandiloquents, de faire triompher la République démocratique non « en prenant appui sur les conquêtes de la science de la nature française », qui lui avaient réellement rendu les meilleurs services, mais « en s'appuyant sur la vertu des citoyens ».

⁵⁰ Une loi plébéienne comme la *Lex Genucia*, promulguée au cours d'un accès de fièvre incomparablement plus violent, nous renseigne sur ce point de la façon la plus claire.

qui acquit une importance croissante au dix-neuvième siècle et qui, comme le voudrait Monsieur le Recteur, deviendra la question la plus élevée du vingtième siècle⁵¹ ? — Si l'on voit ici des progrès, alors on doit aussi reconnaître dans la naissance de cette question elle-même un grand pas en avant dans la culture politique ; et le dix-huitième siècle a précisément franchi ce pas en France.

[37] Cela donc sous un premier aspect.

Mais il me faut — et tout naturaliste sera d'accord avec moi — contredire Monsieur le Recteur de la même manière, voire plus catégoriquement encore, en ce qui concerne l'autre aspect envisagé ; peut-être a-t-il encore plus surestimé le dix-huitième siècle du point de vue de la science de la nature qu'il ne l'a injustement rabaissé du point de vue politique. Comment ? Le dix-huitième siècle serait l'époque du *plus grand* essor de la science de la nature ? Le dix-huitième siècle, qui en physique ne connaissait rien encore de la théorie mécanique de la chaleur, qui ne vit de la chimie que ses premiers balbutiements et ne connut tout simplement pas la fondation d'une physiologie scientifique⁵² ? Le dix-huitième siècle, où la géologie était un tissu de fables⁵³, auxquelles Lyell, le premier, substitua quelque vérité historique ? Et où la botanique et la zoologie, privées de systèmes véritablement scientifiques⁵⁴ et du principe moteur de l'évolution⁵⁵, n'avaient pas encore passé le seuil de la puberté ? — [38] Nous autres qui avons en notre possession toutes ces conquêtes du dix-neuvième siècle pourrions à peine en croire nos oreilles.

Ainsi donc, Monsieur le Recteur ne nous a d'aucune manière dépeint Rome ni le dix-huitième siècle avec une fidélité suffisante ; et si l'on réfléchit à cela ainsi qu'à tout ce qui

⁵¹ *Op. cit.*, p. 51.

⁵² L'ouvrage majeur de Bichat est paru en 1801 [X. Bichat, *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol., Paris, 1801 (N.d.T.)].

⁵³ Buffon, dans sa manière hasardeuse, a fourni successivement deux théories complètement différentes de la naissance et de la formation de la terre, la dernière datant de 1778. Les deux sont depuis longtemps tombées dans un oubli mérité.

⁵⁴ Seule l'étude de la physiologie pouvait permettre une systématisation naturelle en botanique et en zoologie ; mais à cette époque, on l'a dit, elle n'existait pas encore. Pour cette raison, même le grand Linné n'a pas réussi dans sa tentative de mise en ordre naturelle, bien qu'il ait déjà reconnu de façon parfaitement correcte la méthode qui y conduit.

⁵⁵ Sans doute, cette idée surgit dès cette époque dans l'esprit du fécond Lamarck. Mais qu'on lise seulement, dans le récit qu'Arago a écrit de sa jeunesse, combien même un Bonaparte était à cette époque incapable d'apprécier l'esprit de cet homme à sa juste valeur. Lamarck remet avec déférence au Consul une œuvre de plusieurs années, et celui-ci — c'est révoltant — le commande comme un écolier, si bien qu'il a la faiblesse de fondre en larmes. De même, l'œuvre la plus célèbre de Lamarck, son *Histoire des animaux sans vertèbres*, n'est paru qu'au dix-neuvième siècle (1815-1822).

précède, il devient alors impossible de reconnaître à cette première vérification une véritable pertinence.

14. Mais c'est aussi la seconde tentative de confirmation empirique faite par Exner qui apparaît fragile à la lumière des corrections qu'on vient d'apporter.

Exner ne croit pas seulement que le dix-huitième siècle a donné simultanément le plus grand essor de la science de la nature avec le plus profond déclin de la culture politique, il veut dire également que c'est dans les fourvoiements politiques de cette époque que se laisse reconnaître en toute clarté l'influence nuisible de la manière de penser caractéristique de la science de la nature. Le rationalisme politique, dit-il, s'est évertué à apporter aux problèmes des solutions absolues parce qu'il voyait la mathématique et la mécanique chercher de telles solutions pourvues d'une validité absolument générale ; mais c'était là, par-dessus tout, une funeste folie.

La réponse, ici, est très facile.

Nous pouvons concéder ce que dit Exner sans le moins du monde accepter les conséquences qu'il en tire ensuite, et sans dévier de notre conviction que la vraie méthode de la science de l'esprit, et en particulier de la politique et de la sociologie, ne peut consister en rien d'autre qu'à procéder par analogie avec la science de la nature. L'erreur du dix-huitième siècle n'est pas qu'il n'a pas voulu cela, mais que, tout en le voulant, il ne l'a pas fait effectivement. La même omission dont Exner s'est rendu coupable d'une manière aujourd'hui [39] plus difficilement compréhensible, les politiciens d'alors pouvaient la commettre beaucoup plus facilement ; et bon nombre d'entre eux peuvent s'y être effectivement laissés prendre, dans la mesure où, à côté de la mécanique, alors seule à être pleinement développée, ils ne prêtaient pas attention aux autres branches du savoir en vue d'y apprendre quelle attitude adopter dans des cas d'une grande complexité où la connaissance des conditions initiales est imparfaite. Ce qui rend cette méprise compréhensible n'est donc pas le fait qu'on avait alors atteint le plus haut degré de l'essor de la science de la nature, mais le fait que la science de la nature était alors par trop éloignée encore d'un tel point culminant. Et il est clair, dès lors, qu'on n'a absolument pas le droit de craindre, en prétextant les mauvaises conditions de cette époque, que le sociologue d'aujourd'hui se fourvoie, lui aussi, en cherchant son salut dans une méthode calquée sur le modèle de la recherche en science de la nature.

15. À moins que la recherche obéissant à la méthode de la science de la nature reste, aujourd'hui encore, ostensiblement dommageable et captieuse dans le domaine socio-moral ? — Exner l'affirme, mais sans le justifier autrement — en ce qui concerne la science allemande, du moins — qu'en citant des exemples de cette manière de parler « faussée »,

comme il dit, qu'il qualifie de « vieille perruque » et qui consiste, pour l'essentiel, à copier certains termes en usage dans la science de la nature en vue de nommer des phénomènes politiques.

Mais cette vieille perruque est-elle vraiment si fâcheuse et condamnable ? J'ai peine à le croire, et même je me fais fort de prouver la présence de quelque chose de semblable à cette « vieille perruque », si tant est que nous voulions conserver l'expression, déjà dans l'élégant Platon et chez Aristote, pourtant exigeant en matière de terminologie. Plus encore, Exner lui-même — tant est sensible la transposition de certaines expressions du domaine physiologique dans le domaine politique — tombe [40] involontairement un peu, par ses formulations, dans le style de vieille perruque qu'il prohibe, quand il dit à la p. 24 que nous nous sentons « comme un atome vivant dans le corps du tout victorieux ou en déroute, sain ou malade, progressant ou régressant » — à savoir dans le corps de la patrie⁵⁶. Aussi n'est-ce certes pas une si grande calamité si Schäffle, dans un ouvrage notoirement important sur *La Structure et la vie du corps social*⁵⁷, utilise la terminologie technique des systèmes physiologiques — mis à part le fait que l'ouvrage offre à Monsieur le Recteur l'occasion de quelques aimables plaisanteries⁵⁸.

16. Ainsi nous serions parvenus à un résultat qui nous satisfait eu égard au second point également. Restons donc fidèles à notre conviction et à celle des philosophes d'aujourd'hui, suivant laquelle la science de l'esprit ne peut obtenir son salut qu'en procédant par analogie avec la science de la nature ! Alors, l'âge d'or de la philosophie, que Monsieur le Recteur croit derrière nous, se trouvera au contraire devant nous, et l'avenir donnera de réelles solutions à des questions que cette « époque classique » n'a su que décrier de la façon la plus arrogante. Si l'on suit les discussions où nous nous sommes engagés, les analyses contenues dans le discours ne renferment en toute certitude rien qui soit de nature à ébranler notre confiance.

Plus encore, j'ose dire que, tout bien considéré, elles viennent la renforcer. Car vous aurez déjà reconnu avec satisfaction ce que je suis néanmoins encore contraint de souligner expressément : au fond, l'éminent savant auquel [41] il m'a fallu m'opposer à plusieurs reprises tient pour l'essentiel la méthode de recherche de la science de la nature pour la méthode correcte dans le domaine de la science de l'esprit.

⁵⁶ Savigny qualifie aussi l'État d'« être organique » et parle de la « santé » d'un État (*Vom Beruf unsrer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*, 3^e éd., p. 42, et également ailleurs).

⁵⁷ A. Schäffle, *Bau und Leben des sozialen Körpers. Encyclopädischer Entwurf einer realen Anatomie, Physiologie und Psychologie der menschlichen Gesellschaft*, Tübingen, 1875-1878, 4 vol. (N.d.T.).

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 46.

Écoutons encore, en particulier, le beau passage suivant : « Ici < dans le domaine politico-moral > *comme dans tout domaine de la connaissance humaine*, dit-il à la p. 35, il y va des connexions causales qui ne sont connues qu'au moyen de l'observation méthodique de ce qui arrive réellement ; d'une observation qui assurément, dans ce domaine, présente des difficultés particulières, cela à cause du caractère suprasensible des objets étudiés, à cause de l'impossibilité d'isoler les phénomènes par l'expérimentation, à cause du vaste écart entre causes et effets. » — Quel partisan de notre tendance ne pourrait pas souscrire ici à chaque mot prononcé⁵⁹ ? Si Exner, en dépit de cela, rejette la méthode de la science de la nature, cela vient du fait qu'il désigne par ces termes la procédure en vigueur dans le domaine de la mécanique rationnelle. Aussi notre conflit n'est-il d'abord qu'une querelle de mots, bien que je ne puisse nier que ses tournures inhabituelles, pour ce motif inappropriées, engendre en cours de route des conséquences objectivement erronées. Mais sur le principe, nous sommes et restons d'accord.

17. Et si je m'en réjouis, je ne peux laisser sous silence, parmi les nombreuses choses excellentes que renferme ce discours riche de contenu, un autre moment encore — celui où Sa Magnificence, d'une manière qui précisément n'est pas habituelle de nos jours, donne à entendre sa conviction d'une noblesse particulière de la philosophie. [42] Monsieur le Recteur dit des premières décennies du siècle qu'alors tout était en demande de culture philosophique ; de même, à cette époque tout particulièrement, « tout étudiant, qu'il soit théologien, juriste, médecin, etc. », est ainsi allé chercher « sa part de culture philosophique avant tout dans les grands séminaires, qui donnaient le ton ». « C'est en fini », dit-il. Mais il ajoute alors ces mots : « Mais le trône dont la reine est descendue doit-il et peut-il rester vacant⁶⁰ ? » À première vue, cette question apparaît déconcertante, comme une contradiction. En effet, on s'en souvient, il ne nous a pas dit de l'époque présente qu'il lui manquait un intérêt scientifique unique et dominant, mais que tout en elle, même la maîtresse de maison bourgeoise, était avide de culture en science de la nature. On devrait donc plutôt s'attendre à ce qu'Exner nous dise : « Mais ce trône dont une reine est descendue, la science de la nature en a déjà pris possession, comme une autre reine. » Non ! Le trône lui semble vide. Pour qu'une science soit honorée à l'Université comme une reine parmi les disciplines scientifiques, il ne suffit manifestement pas, pour lui, qu'elle rencontre l'intérêt général ; il faut encore qu'une autre condition soit remplie, une condition qui ne peut résider nulle part

⁵⁹ En disant cela, j'impose aux mots « dans tout domaine de la connaissance humaine » une restriction bien compréhensible vu le contexte. On ne doit pas y faire entrer des sciences qui n'ont rien à faire des relations causales mais n'étudient que des relations entre grandeurs, comme la mathématique pure.

⁶⁰ *Op. cit.*, p. 54.

ailleurs que dans la dignité particulière que lui confère son objet. Seule une science de l'esprit, pense-t-il, peut pour ce motif être appelée la reine légitime des sciences. Aussi annonce-t-il sa « science politique » comme une héritière éventuelle de la philosophie, à laquelle visiblement, en raison de la noblesse élevée, royale de ses aspirations, l'orateur rend un hommage qu'il refuse même à la prestigieuse science de la nature.

Nous ne pouvons qu'avoir la sympathie la plus vive envers ce sentiment d'une dignité prééminente de notre science. [43] Il repose sur une vérité. Et cette vérité demeure, même si certaines autres choses exprimées dans ce discours riche en idées se sont révélées à nous moins tenables.

La prophétie d'une haute culture politique du siècle à venir puisse-t-elle seulement se confirmer ! En vertu de la connexion existant, selon ma conviction, entre la politique et les autres sciences, spécialement les sciences théoriques de l'esprit, cela impliquerait que la philosophie du vingtième siècle ne tienne pas seulement le sceptre de reine théorique avec plus de puissance, mais qu'elle acquière aussi une autorité pratique comme les siècles passés eux-mêmes n'en ont jamais connu encore.

Traduit de l'allemand par Denis Seron